

2062, aller-retour vers le futur, Gaîté lyrique, Paris, du 1^{er} février au 25 mars 2012

Nathalie Desmet

Numéro 75, printemps-été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66439ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desmet, N. (2012). Compte rendu de [*2062, aller-retour vers le futur*, Gaîté lyrique, Paris, du 1^{er} février au 25 mars 2012]. *esse arts + opinions*, (75), 78–78.



Collectif Pleix, vue d'installation, 2062, *aller-retour vers le futur*, Gaîté lyrique, Paris, 2012.

photo : © Maxime Dufour

2062, aller-retour vers le futur

Gaîté lyrique, Paris, du 1^{er} février au 25 mars 2012

La Gaîté lyrique, après avoir été l'un des grands lieux parisiens de l'opérette, s'est transformé en espace dédié aux cultures numériques. Avec *2062, aller-retour vers le futur*, la Gaîté propose de se représenter ce que pourrait être la célébration de son bicentenaire, prévu dans 50 ans. Cette idée plutôt étrange d'autocélébration anticipée est vite oubliée face à l'ensemble des événements et activités proposés pour se projeter dans le futur.

En ces temps actuels marqués par l'incertitude, les univers futuristes relèvent le plus souvent de la dystopie. Le projet repose ici sur un tout autre programme : la création d'une capsule spatio-temporelle qui permettrait, le temps de l'événement, d'imaginer son propre futur. Si plusieurs œuvres proposent simplement d'envoyer ou de s'envoyer un message à recevoir dans plusieurs décennies, d'autres offrent un imaginaire plus riche. À l'image du lieu, la proposition et les activités sont multiformes. Des projets scientifiques côtoient des projets plus artistiques. Il est ainsi possible de faire très sérieusement l'expérience du premier skate-board à supraconductivité (MagSurf), qui permet de léviter, ou de visiter un module de ferme aquaponique hors-sol (*Micro ferme*) de Damien Chiviale destiné à assurer une production végétale et animale pour les besoins alimentaires des milieux urbains.

Le collectif Pleix propose un futur allégorique qui oppose la tranquillité d'un monde de loisir, coloré, propre et joyeux à l'agitation de la masse humaine. Dans les vidéos *Hot Spot&Paradise*, les vacances tournent au cauchemar ; par exemple, une route de montagne est occupée par un flux continu et régulier de véhicules à peine séparés de quelques mètres, une nuée noire de pédalos masque la surface des eaux limpides d'un canyon. Dans un autre projet, *Family Shades*, les pièces pivots d'un appartement (salon, cuisine, chambre) sont présentées en modules séparés, enveloppés dans une gaze blanche. Ces bulles de repos et de sérénité apparentes sont illuminées de l'intérieur par la lumière bleutée produite par les écrans de divers appareils, et laissent entrevoir la soumission à une connexion permanente.

Le futur sera d'abord l'expérience du temps personnel. Les expériences proposées par Catherine Contour autour de l'hypnose visent à transformer notre conscience du temps et de l'espace. Le sous-marin de Michel Reilhac offre un jeu en réalité alternée conduisant à une expérience du confinement. Les volontaires sont enfermés dans la grande salle de la Gaîté lyrique pendant 48 heures, sans aucune possibilité de communiquer avec l'extérieur. Une immersion totale sans montre ni téléphone qui devrait faire perdre la notion du temps pour entrer en contact avec un futur synonyme d'un silence absolu et précieux, aujourd'hui très difficile à imaginer.

[Nathalie Desmet]



Nicolas Baier, *Vanités/Vanitas*, 2012.

photo : Richard-Max Tremblay, permission de la Galerie René Blouin et Jessica Bradley Art + Projects, Toronto

Nicolas Baier

Galerie René Blouin, Montréal, du 18 février au 24 mars 2012

Du pluriel, le voilà passé au singulier. Pour son quatrième solo chez René Blouin, Nicolas Baier crée entre autres l'œuvre *Vanité* (2012), une évolution logique aux *Vanités* de 2010, où se juxtaposaient des miroirs surannés, réfléchissant l'absence de lumière. Fidèle à la devise de l'artiste : « où que l'œil se pose, tout n'est que vanité », la nouvelle œuvre quitte les strates de la matière mémoire pour sonder les affres de la solitude contemporaine. Celui qui par la photo scrutait ces derniers temps les stratifications géologiques du sol, fait jaillir ici une œuvre sculpturale, mais toujours minérale – puisque composée de nickel –, pour donner corps à un environnement familier où la brillance plastique renforce la portée idéologique. L'artiste, qui se demandait en l'an 2000 s'il était encore possible de proposer des images, vient de se répondre à lui-même. Car *Vanité*, par sa facture chirurgicale, transforme l'espace de travail actuel – un bureau, une chaise, un ordinateur, deux écrans, des haut-parleurs et un numériseur reproduits à l'identique, mais entièrement coulés dans le nickel – en un polaroid glaçant de tout ce que notre époque a de symptomatique : l'isolement de l'homme, la virtualité de son environnement, les possibles. Par une astuce subtile, le verre sans tain qui emboîte la pièce ne reflète pas ce qu'il y a à l'intérieur. Ainsi, le visiteur n'est-il jamais reflété par la surface. L'objet scintille en son écrin tel un objet de luxe, une voiture de collection, un bijou rare. Dans son coffret « claustrophobisant », la pièce trône et suscite le désir, mais l'objet est stérile. Et l'homme, un figurant disparu. De son propre aveu, la pièce est pour l'artiste « un cercueil refermé ». En arrière-plan, une photographie intitulée *Canevas* renvoie à la préhistoire.

Appliquée au mur, la pièce présente en photomontage une caverne géante. On pense à Platon. Le contraste entre la matière fondamentale, originelle, incarnée dans cette paroi rocheuse et le monde virtuel actuel, enfermé à son tour dans un retour au minéral – par l'enveloppement de nickel – est en effet poignant, parce que terriblement final. Les visiteurs tournent autour d'une cage vide, comme au zoo des hommes éteints, se regardant eux-mêmes dans cette représentation de leur absence.

Cette cellule de travail individuel apparaît déjà comme une image du passé. De la civilisation qui aura été. Poussière de millénaire. Poussière de météorite. Avec ses incursions géologiques, Baier poursuit son exploration de l'érosion (*Photo*) et de la matérialisation originelle *Étoile (noire)*. Mais c'est *Vanité*, en mante religieuse de l'homme moderne, qui fracasse notre perception du monde. L'apparition de cette œuvre, qui aura tôt fait de séduire un grand musée, marque un jour important pour l'art contemporain. Un point dans le temps. Dans l'immensité du temps...

[Jennifer Alleen]